

Une Torah vivante

RABBANITE KANIEVSKY

Récits et témoignages exceptionnels
sur la Maman du Peuple d'Israël



Editions Torah-Box

Une Torah Vivante : RABBANITE KANIEVSKY



La Maman
du Peuple d'Israël



Torah-Box.com
diffusion du judaïsme aux francophones

TRADUCTION
Yaël OUAKNINE (1^{ère} partie)
Rav E. SHARF (2^{ème} partie)

RELECTURE
Tamara ELMALEH

•

DIRECTION
Binyamin BENHAMOU

Publié et distribué par les
EDITIONS TORAH-BOX

France
Tél.: 01.80.91.62.91
Fax : 01.72.70.33.84
Israël
Tél.: 077.466.03.32
Port : 054.681.92.16

Email : contact@torah-box.com
Site Web : www.torah-box.com

© Copyright 2012 / Torah-Box

•
Imprimé en Israël

*Ce livre comporte des textes saints, veuillez ne pas le jeter n'importe où,
ni le transporter d'un domaine public à un domaine privé pendant Chabbath.*

Note de l'éditeur

Les « Editions Torah-Box » remercient Hachem de pouvoir offrir au public francophone un livre sur l'exceptionnelle Rabbanite de Bné Brak, mais en fait du Peuple d'Israël tout entier.

En effet, avec son bâton de pèlerin, la Rabbanite Batchéva Esther Kanievsky, a suivi les traces de son grand-père le « Tsadik de Jérusalem » Rav Arié Lévine et de son père, Rav Yossef Chalom Elyashiv, grand décisionnaire de notre génération.

Le présent ouvrage ne prétend pas être une bibliographie en bonne et due forme. C'est un recueil de récits et d'anecdotes, qui se font l'écho d'une grande âme, d'une personnalité hors du commun.

Le lecteur se sentira transporter par les milliers de bienfaits qu'elle a su prodiguer, par son rare esprit de sacrifice, sa profonde sagesse, son dévouement sans bornes pour l'étude de la Torah et son amour si communicatif du peuple juif.

Sans l'ombre d'un doute, ce livre ajoutera à la crainte du Ciel de chaque juif et fera appel à son sens de la solidarité, à son humilité, à sa pudeur : valeurs par lesquelles la Rabbanite a dévoilé toute sa noblesse.

La Rabbanite a insufflé un vent de renouveau et de prise de conscience sur les valeurs essentielles de la vie, sur lesquelles le monde repose. Elle a rapproché les personnes éloignées de la Torah, aussi bien que celles qui pratiquaient depuis leur tendre enfance.

Que le mérite de cette Tsadika, en communication étroite avec Hachem, puisse protéger notre génération !

לחגדיל תורה ולהأدירה
L'équipe Torah-Box

❖ *Remerciements à...* ❖

**Mesdames
Esther Friedlander,
Sarah Leon,
Léa Gliss
et Yéhoudit Mariloss**
sans qui cet ouvrage n'aurait pu voir le jour

•

Rav Sharf et Mme Yaël Ouaknine
nos deux traducteurs spontanés

•

Mme Tamara Elmaleh
notre talentueuse relectrice,
engagée avec nous dans le *Zikouy Harabim*
et qui n'a pas ménagé ses efforts pour faire découvrir
ce livre au *Tsibour*, dans des délais courts

•

Toute l'équipe Torah-Box
(**Jonathan, Jocelyne, Eric, Shmouel, Meryl, Ghislaine,
Michel, David B. et David C.**)
œuvrant discrètement et avec un grand dévouement
pour la diffusion des valeurs du Judaïsme

« עז חיים היא למחזיקם בה ותומכיה מאושר »

C'est avec une immense reconnaissance que je remercie Hakadoch Barou'h Hou, le Maître du monde, de me permettre de financer le livre de la grande « Bat Israël » de notre génération, qu'était la Rabanite Kanievsky.

Parmi les grandes qualités d'âme que la Rabbanite a enseigné au Peuple d'Israël, la Tsniout (pudeur et décence) est celle que j'ai le plus à coeur de faire connaître.

Ma femme à qui je rends hommage, Malka bat Sim'ha, a compris que la richesse intérieure apparaît lorsque l'on cache l'extérieur. Elle a ainsi souhaité que nous restions discrets dans notre Tsédaka.

Que le mérite de la Rabbanite puisse s'attacher au nôtre et accorder une guérison complète à mon père Yaakov ben Zarah.

David

TABLE DES MATIÈRES

* Une ascendance sainte	p. 11
Naissance de Batchéva Elyashiv	19
Une tranche de plus pour l'orpheline	19
Laisser le plaisir à l'autre	20
Elle créait l'harmonie dans la classe	21
Bras-droit du Rav Arié dans les prisons	22
Le frigidaire inauguré par une Mitsva	25
Au travail, avec l'aide des Psaumes	27
Les mondes supérieurs de son grand-père...	28
Chiddoukh, par le 'Hazon Ich	30
Mariage avec le futur « Prince de la Torah »	31
* Tsniout (pudeur)	p. 35
Plus de pudeur, plus de Torah	37
Une pudeur dans toutes circonstances	39
L'influence de la Tsniout, sans mots...	40
Pudeur par l'exemple personnel	42
Les remèdes cachés de la Tsniout	44
« Les vêtements courts raccourcissent la vie »	46
Un vol aller-retour bien profitable	46
A'hmed se demande pourquoi il n'a pas explosé	48
« N'enlevez pas ces carreaux ! »	55
Non merci, nos voisins en seraient jaloux	56

* **Téfila (prière)**

p. 59

Il entend la prière des Tsadikim	61
La prière qui a sauvé de la mort	62
Le Psaume qui l'a sauvée de la faute	63
Que peut-on bien faire encore ? Prier !	66
Comme par enchantement	69
Psalmodier à chaque temps libre	72
Une mémoire phénoménale	74
Aucune lassitude envers le Peuple d'Israël	74
La Rabbanite et ses 3 Téfilot fixes	75
Si je ne peux pas agir, ma place n'est plus là...	76

* **'Hessed (don de soi)**

p. 77

De la bonté sous une pluie d'obus	79
Une véritable amie, pour les êtres au bord du désespoir	80
« Je sentais qu'elle m'aimait »	83
Éprouver la peine de l'autre	87
« Comment ma fille peut-elle recevoir 24h/24 ? »	89
La cuisine du bon D.ieu	90
« Ne pas se servir » ? Pas chez nous !	91
Guémilout 'Hassadim au risque de sa vie !	94
Une grande dame, au moyen de petits gestes	97
Elle n'a pas de maman, je suis sa maman	99
Pas question qu'un 'Hatan lave ce sol	100
La maison de repos de Bné Brak	101
'Hessed avec ceux qui ont le cœur brisé	102
Le reste est rattrapable, pas cette Mitsva	104
Les 12 verres d'eau	105
Il faut ouvrir de nouveaux départements...	107

*** Ahavat Israël (amour du prochain)**

p. 109

Tout pour la réjouir	112
« Faire selon la volonté de chacun »	114
La compagnie El Al, réprimée avec douceur...	115
La Tsédaka ? Avec dignité	117
Que chacun ressorte satisfait de cette maison	118
La bénédiction qui a protégé	119
Le coup de téléphone qui apaise en pleine nuit	121
Patiente comme le Sage Hillel	123
Ses petits-enfants et la maison “orange”	124
De nouveaux mondes grâce à aux conseils de la Rabbanite	125
L'attention chaleureuse qui a renforcé Dvori	128
Un cadeau de tout cœur	129
« Vous aimerez le converti »	131
« Et les pauvres écrasés, amène-les chez toi »	132
Que les femmes ne trouvent pas porte close...	133

*** Tsédaka (charité)**

p. 135

« Tu auras ta robe de mariée »	138
« Elle aura un appartement »	139
La Tsédaka sauve de la mort	140
La Tsédaka n'est pas de la magie	142
En fonction du niveau de vie du demandeur	143

*** Les Récits de la Rabbanite**

p. 145

Maintenant, il est trop tard...	147
L'étude de Rabbi 'Haïm est mon diadème !	150
Le secret du « Vitour »	151
Les voies d'Hachem sont merveilleuses	152

*** Hachem fait leur volonté** p. 155

La Mitsva de Chilou'a'h Haken	158
Le vin du Siyoum de Rabbi 'Haïm	159
La chaise du Steipeler	160
La confiture d'Etrog	160
Des remèdes faits maison	160
Avec la bénédiction de la Torah	162
La réponse par écrit	164
Le bébé qui revint à la vraie vie	166
Ce petit grandira	168
Avant tout, la petite doit avoir une vie juive	171
D'où le Rav connaît-il mon secret ?	172
L'âme pure de la Rabbanite avait senti...	173

*** Le coucher du soleil** p. 175

*** Poème** p. 183

*** Ses 9 conseils et Ségoulot** p. 185

*** Sa lettre sur le « Lachone Hara' »** p. 187

*** Glossaire** p. 191

Une ascendance sainte



Nous sommes en l'an 5669, il y a plus d'une centaine d'années à Chavali, en Lituanie. Le soleil éclaire la maison, composée d'une seule et unique pièce pauvrement meublée, où vivent 'Haya Moucha, son mari Rabbi Avraham Lévinson et son saint père le grand Kabbaliste, Rav Chlomo Elyashiv, auteur du livre « Léchem ChévoVéahlama ».

(Pour recevoir un certificat et émigrer en Terre d'Israël, la famille dut changer son nom de Lévinson à Elyashiv, nom de jeune fille de la mère).

Le foyer semble vide et sans vie. Aucun bruit ne trouble le silence. La maison est rangée et brille de propreté. Aucun jouet ne traîne par terre et les murs de la maison sont immaculés. Le couple est marié depuis seize ans, mais n'a pas encore eu le bonheur de mettre au monde des enfants. Leur espoir est cependant ravivé lorsqu'ils apprennent qu'un professeur suisse a mis au point un remède permettant à beaucoup de couples n'ayant pas d'enfants de pouvoir enfin enfanter.

Le Rav Avraham Lévinson et son épouse décident de saisir cet ultime espoir. Ils emballent quelques affaires et emportent avec eux une somme d'argent considérable pour rémunérer le célèbre médecin. L'espoir au cœur, ils s'en vont pendant de longs mois et parcoururent des sentiers et des routes défoncées, à bord de charrettes et de trains. Ils voyagent en espérant que ce professeur sera pour eux l'émissaire qui mettra un terme à leur souffrance.

‘Haya Moucha ne cessait de murmurer des Psaumes, imperturbable malgré les soubresauts de la charrette sur les chemins cahoteux. Elle n'avait en tête que le moment magique où elle mériterait d'enlacer son enfant. Elle pensait au bonheur de le bercer et de lui entonner de douces mélodies pour l'endormir. « Maître du monde, Père miséricordieux, je t'en prie, aie pitié de moi et accorde-moi le privilège de tenir mon propre enfant, dans les bras ». Ses lèvres susurraient cette requête sans relâche alors que son corps était malmené par ce voyage périlleux.

Après être entré dans le bureau du professeur et avoir expliqué leur situation, le couple se dirigea vers le laboratoire pour entamer une série d'examens. Les analyses terminées, le professeur leur annonça :

« Nous avons des médicaments et des plantes spéciales qui permettent aux couples stériles d'avoir des enfants. Cependant, nous ne les proposons qu'aux couples qui ont eu des résultats prouvant que ces traitements sont susceptibles de les aider. Si vous obtenez des résultats satisfaisants, nous vous convoquerons afin de vous préparer le remède adéquat ».

‘Haya Moucha et son mari retournèrent en Lituanie et attendirent fébrilement la réponse du dispensaire. Depuis son retour, ‘Haya Moucha sursautait en entendant chaque pas qui s'approchait de chez elle. Elle espérait que c'était Yanouch le postier, porteur d'une bonne nouvelle !

Une semaine s'écoula, puis un mois, et la missive ne parvenait toujours pas !

‘Haya Moucha avait eu le temps d'inonder littéralement son livre de Psaumes de ses chaudes et abondantes larmes.



Puis, un beau jour, Yanouch fit son entrée en brandissant la lettre tant attendue.

‘Haya Moucha lui donna quelques sous et prit la lettre d’une main tremblante ! Elle déchira précipitamment l’enveloppe et ses yeux déchiffrèrent à toute vitesse les caractères imprimés :

« Il m'est pénible de vous faire part de cette nouvelle, mais il est de mon devoir de vous dévoiler la triste réalité. D'après les résultats, aucune thérapie n'est possible, vous n'avez aucune chance de mettre au monde vos propres enfants ».

Elle sentit le chagrin la submerger, mais elle se retint. Elle savait que son père, cet homme Tsadik, étudiait assidûment dans la seule pièce de la maison. Si elle se laissait aller, il l’entendrait et serait dérangé dans son étude.

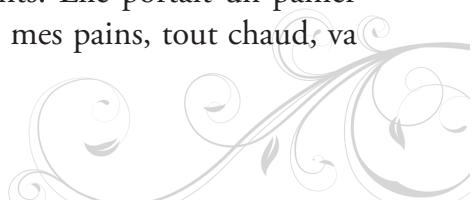
« A Dieu ne plaise d’agir ainsi ! »

Elle sortit subrepticement et ce ne fut que dans la cour qu’elle laissa parler son cœur et donna libre cours à sa peine.

« Vous n'avez aucune chance de mettre au monde vos propres enfants... »

Comme une sentence, ces mots revenaient et martelaient son esprit. Etait-ce vraiment possible ? Etait-elle destinée à cette effrayante solitude ? N’aurait-elle jamais la joie et le mérite de fonder un foyer ?

Les sanglots saccadés parvinrent aux oreilles de sa voisine Brandel. Celle-ci entrouvrit sa fenêtre et aperçut ‘Haya Moucha qui pleurait amèrement. Elle éprouva de la peine pour elle. Même Yanté la colporteuse l’observait, les yeux larmoyants. Elle portait un panier de bégalés et se dit : « Peut-être qu’un de mes pains, tout chaud, va l’apaiser ? »



Puis elle se reprit : « Non, ce n'est pas de la nourriture qui soulagera son cœur meurtri ! »

‘Haya Moucha se sentait prise au piège. Elle voulait épancher son cœur dans l'intimité de sa maison et dans la discréction, mais elle ne voulait pas déranger son père qui était plongé dans son étude de la Torah ! Alors qu'elle se tenait, courbée sous le poids de la douleur, la porte de la maison s'ouvrit, laissant passer son père, qui se rendait à la synagogue pour prier.

« Pourquoi es-tu dehors en larmes, ma fille bien-aimée ? » l'interrogea son père, inquiet.

« Le professeur m'a affirmé que je n'ai aucune chance d'enfanter ! » répliqua-t-elle, en montrant la feuille du doigt.

Le père regarda sa fille désespérée et saisit la raison qui l'avait poussée à sortir.

« Tu n'as pas voulu interrompre mon étude. Par cet acte héroïque, je te bénis pour que tu aies un fils qui éclairera le monde par sa Torah. »

Et un an plus tard... L'heureuse nouvelle se répandit comme une traînée de poudre chez tous les habitants du quartier :

« Mazal Tov ! ‘Haya Moucha vient de mettre au monde un enfant après dix-sept ans de mariage ! »

« Dieu soit bénî, finalement ‘Haya Moucha est sortie de cette épreuve ! » pensa Brandel la voisine, en se dirigeant vers la maison de la jeune accouchée, avec un repas mijoté. Elle avait à l'esprit, ce jour où ‘Haya Moucha se tenait dans la cour, secouée par de profonds sanglots. « Pauvre ‘Haya Moucha, elle était si accablée qu'elle n'a pas pu endiguer le flot de ses larmes jusqu'au seuil de la porte. Elle a exposé sa peine aux yeux de tous ! » chuchota-t-elle.

« Moi aussi, je l'ai aperçue en train de pleurer » ajouta Yanté la colporteuse, qui arriva, sur ces entrefaites pour souhaiter « Mazal Tov ! ».

Ces deux femmes n'étaient pas conscientes que ce furent ces larmes silencieuses qui fendirent les Cieux. Cette crainte d'interrompre, ne serait-ce qu'un seul instant, l'étude de la Torah de son grand-père lui a fait mériter (à elle et au Peuple d'Israël), d'être la mère d'un des Tsadikim du Peuple Juif. Rav Yossef Chalom Elyashiv, fruit de cette abnégation, n'est-il pas le grand décisionnaire de la génération, qui éclaire, par son érudition, les yeux des enfants d'Israël, dans la Torah comme dans la Halakha !



Naissance de Batchéva Elyashiv

Batchéva Esther Elyashiv est née le 22 Chevat 5592. Son père est le Gaon, décisionnaire de la génération, le Rav Yossef Chalom Elyashiv, et sa mère, 'Haya Chéïna est la fille du « Tsadik de Jérusalem » : Rav Arié Lévine. Elle porte le nom de son arrière-grand-mère, l'épouse du Rav surnommé le « Léchem ».

Une tranche de plus pour l'orpheline

Elle grandit, dans une maison du quartier de Méa Ché'arim, qui respirait l'assiduité et les efforts constants dans l'étude de la Torah, conjugués aux actes de bienfaisance de sa mère. Les enfants apprirent très tôt à se contenter de peu. Ils baignaient dans une atmosphère joyeuse consacrée au Service Divin et portaient leur père, qui se consacrait entièrement à la Torah, en grande estime.

Chaque matin, Batchéva et ses sœurs prenaient le chemin de l'école « Altshoulder », dans le quartier de Gané Yéhochoua. Elles portaient un simple cartable en cuir et un sac en tissu dans lequel se trouvait une tranche de pain pour le goûter.

Batchéva rencontrait ses amies en chemin. Malka, Esther, Tzipora, Guitta et Batchéva se saluaient joyeusement, heureuses de se retrouver. Un jour, alors que son amie Dini rejoignit le groupe,

Batchéva s'aperçut immédiatement que le sac de Dini était très léger. Elle comprit qu'il était vide et que son amie n'avait pas de quoi manger pour le goûter. Elle se rappela que la veille aussi, son sac ne contenait pas de sandwich. Apparemment, Dini l'orpheline vivait dans un foyer démuni.

Les élèves entrèrent en classe et s'installèrent à leur place, sans toutefois remarquer que Batchéva s'était empressée de retirer sa tranche de pain pour la glisser discrètement dans le sac de Dini. Pensant qu'elle avait elle-même la possibilité de manger, elle se soucia avant tout de son amie. Dès lors, Batchéva prit chaque matin une tranche de pain supplémentaire, qu'elle donnait en cachette à Dini l'orpheline.



Laisser le plaisir à l'autre

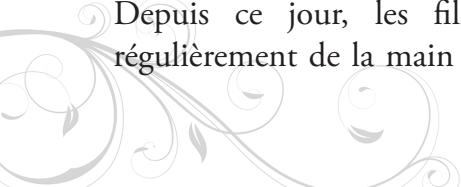


L'après-midi, les amies de Batchéva venaient chez elle. Elles rédigeaient rapidement leurs devoirs et descendaient jouer près de la maison.

Un beau jour de printemps, les fillettes décidèrent de jouer au ballon. Face à l'enthousiasme général, une des filles lança le ballon et toutes les autres coururent, essayant de l'attraper. Batchéva, qui était zélée et rapide comme l'éclair, ratrappa le ballon coup sur coup.

Lorsque celle-ci sentit le regard admiratif et émerveillé de ses amies, elle se mit soudain, tandis qu'elle était droitière, à jouer de la main gauche. Ses amies pensèrent alors qu'elle devait souffrir de la main droite.

Depuis ce jour, les filles remarquèrent que Batchéva jouait régulièrement de la main gauche. Batchéva ne leur révéla jamais la



raison profonde de ce changement. Seule sa meilleure amie comprit le sens de cette attitude.

Des années plus tard, cette amie divulgu le secret :

« Batchéva mettait un point d'honneur à jouer avec la main gauche alors qu'elle avait une prédominance pour la droite, car elle ne voulait pas, du fait de ses exploits répétés, causer une sensation désagréable aux autres ! »

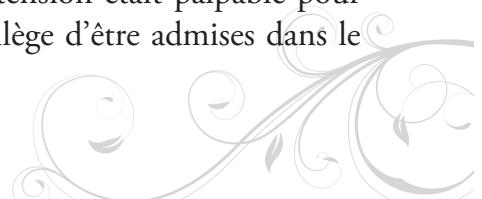
Batchéva a été une excellente et talentueuse élève dans de nombreuses matières, mais elle ne s'en vanta jamais. Au contraire, elle respectait ses amies et leur manifestait toujours des marques d'estime.

Lorsque le professeur posait une question, les élèves qui connaissaient la réponse criaient sans lever le doigt. Batchéva était la seule à écouter, sans bouger de sa place, silencieuse. Elle préférait comprendre les diverses réflexions, avant d'avancer ses propres arguments.

Elle créait l'harmonie dans la classe

Un jour, quelques élèves de la classe se regroupèrent en un cercle privé. Le matin, elles se rendaient ensemble à l'école et jouaient entre elles à la récréation. L'après-midi, elles s'amusait sur le même terrain que les autres filles, mais sans se mêler à elles et en les regardant d'un air hautain.

Ce groupe prit de l'ampleur, et ses membres organisèrent des rencontres et des soirées amusantes. La tension était palpable pour toutes celles qui n'avaient pas eu le privilège d'être admises dans le groupe.



Batchéva se rendit compte des effets néfastes de la création de ce cercle restreint. Elle décida de discuter avec ces filles. Elle s'adressa à tout le groupe avec enthousiasme, puis à chacune, en privé, en prenant beaucoup de temps, à tel point que ses amies crurent qu'elle cherchait à se faire accepter du groupe, et craignirent de la perdre comme amie.

En réalité, loin de chercher à y adhérer, Batchéva était extrêmement peinée de voir la jalousie qui gagnait les filles de la classe. Elle s'efforça donc de convaincre les filles du groupe de vivre en harmonie avec les autres et de ne pas se démarquer. Puis, elle prit chacune d'elles à part, en décrivant la souffrance des autres filles. Elle les influença pour qu'elles invitent à leurs programmes alléchants, toutes les filles, sans exclusion ! Sa démarche sincère trouva un écho favorable. Le groupe se désagrégea progressivement et de nouveau, la paix régna en classe.

Bras-droit du Rav Arié dans les prisons

Le Rav Arié Lévine, le grand-père de Batchéva Kanievsky, avait pris l'habitude chaque semaine, et ce pendant de nombreuses années, de rendre visite aux prisonniers et de les soutenir moralement. Souvent, Batchéva l'accompagnait et l'a aidait à porter de la nourriture et des colis.

Pendant le mandat britannique, les habitants vécurent une période de grande tension. Lorsque le couvre-feu était annoncé, les habitants ne pouvaient plus circuler à l'extérieur. Il arriva plusieurs fois que Batchéva et le Rav Arié Lévine, qui se trouvaient en visite dans la

prison, soient pris de court par le couvre-feu. La seule alternative qui s'offrait à eux était soit de se dépêcher, soit de rester sur place jusqu'au lendemain matin. Les soldats britanniques avaient le doigt sur la gâchette et leurs tirs résonnaient souvent dans la rue silencieuse. Batchéva frissonnait à chaque salve, mais Rav Lévine la rassurait :

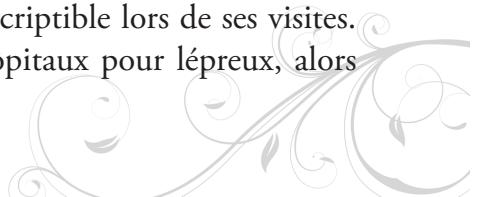
« Nous sommes en train d'accomplir un commandement et en tant qu'émissaires, Dieu nous protégera ! Récitons quelques Psaumes ! »

Les prisons étaient surchargées de détenus. C'étaient des prisonniers politiques (des jeunes gens qui luttaient clandestinement contre le gouvernement britannique) ou des hommes qui avaient commis des délits. Certains dormaient sur des nattes en paille et les prisonniers « de marque » avaient droit à des lits munis de coffres pour ranger leurs affaires personnelles et à une étagère sur le mur.

Rav Arié Lévine côtoyait tous les prisonniers, sans jamais établir de distinction entre ceux qui étaient populaires et ceux dont tout le monde évitait la compagnie. Il les considérait tous comme ses enfants, les encourageait et faisait preuve envers eux d'amour et de bienveillance. Il leur transmettait les colis que leur famille avait préparés ou que lui-même avait empaquetés pour eux.

Tous les détenus se considéraient comme un de ses proches. Ceux qui ne pratiquaient pas la Torah et les Mitsvot, revinrent au judaïsme par la seule influence de son charisme. C'est en observant le comportement de son grand-père pendant ces visites et en s'imprégnant de son amour débordant pour le Peuple Juif que Batchéva assimila ainsi ce qu'est la véritable Ahavat Israël : un amour puissant et inconditionnel.

Parfois, elle accompagnait aussi son grand-père dans les hôpitaux. Les malades manifestaient une joie indescriptible lors de ses visites. Rav Arié Lévine allait même dans les hôpitaux pour lépreux, alors



que nul n'osait s'y rendre de peur d'être contaminé, ainsi que dans les asiles psychiatriques.

Son fils raconte l'anecdote suivante :

« Chaque début de mois, mon père avait l'habitude de se rendre à l'asile psychiatrique et remettait un paquet à un certain patient en particulier. Un jour, je l'accompagnais et en chemin, je lui demandais pourquoi il s'intéressait à ce malade et lui apportait toujours une petite gâterie.

« Ce patient est l'un de mes proches ! » m'expliqua-t-il.

« Un de tes proches ! » m'étonnai-je.

« Lorsque je suis arrivé dans cet hôpital, j'ai remarqué que ce malade était triste, déprimé et qu'il avait sur ses mains des traces rouges. J'ai cherché à connaître l'origine de ces marques. Ses voisins de chambre me révélèrent que les infirmiers étaient régulièrement contraints d'attraper de force les malades qui s'excitaient et criaient. Ils leur nouaient donc les mains pour qu'ils ne se blessent pas et ne blessent pas les autres. Ceux dont la famille garde un contact étroit avec la direction ont droit à un tout autre régime. Les membres de l'équipe médicale essaient de ne pas leur faire de mal, pour éviter les plaintes.

Ce patient en question n'a pas de famille. On ne fait pas preuve de patience à son égard, on l'invective ou lui donne les soins les plus élémentaires, car le personnel sait qu'il ne sera pas inquiété !

Lorsque j'ai eu vent de cette affaire, je me suis adressé au corps médical en me présentant comme un membre de sa famille et en leur demandant de le traiter correctement et dignement. Depuis ce jour, le personnel se comporte différemment.



Je ne manque aucun début de mois, de lui rendre visite et de lui remettre un petit paquet. C'est un rappel à l'intention du personnel qui prouve quelle importance il revêt à mes yeux ! »

La jeune Batchéva avait ainsi pour exemple son grand-père, le pieux Rav Arié Lévine, qui lui inculqua la façon de se conduire envers chacun et en particulier avec les personnes mentalement atteintes. De nombreuses années plus tard, des femmes à l'esprit dérangé, surent trouver asile chez elle. Elles déambulaient dans sa maison comme des membres de la famille et la Rabbanite les considérait avec amour et respect.

Le frigidaire inauguré par une Mitsva

L'appartement de son père Rav Elyashiv était simple et vétuste. Sa femme 'Haya Cheïna Elyashiv était heureuse de son sort et enseignait à ses enfants à se contenter de peu.

Un jour, le petit frère de Batchéva revint de l'école en déclarant :

« Au 'Heder, j'ai gagné au tirage au sort, un réfrigérateur ! »

« Un réfrigérateur électrique ? » s'exclamèrent les enfants, en contemplant leur réfrigérateur à glaçons.

Le frigidaire qu'ils avaient ressemblait à une armoire à deux compartiments. Le premier contenait un bloc de glaçons. Quand il devenait tiède, l'eau fraîche dégoulinait sur les parois du deuxième tiroir. C'est ainsi que les aliments entreposés se refroidissaient.

« Quelle joie ! Je ne serai plus obligée d'aller jusqu'au quartier de Beth Israël pour rapporter des blocs de glace » se réjouit Sarah.

« Nous n'aurons plus à vider le deuxième compartiment dans lequel s'accumule à chaque fois beaucoup d'eau ! » dit gaiement le petit frère.

« Maman sera tellement contente ! Elle pourra cuisiner une grande quantité de nourriture et la conserver dans le réfrigérateur ».

Dès qu'elle arriva à la maison, les enfants annoncèrent la bonne nouvelle à leur mère, qui ne sembla pourtant pas partager l'enthousiasme général :

« Un réfrigérateur électrique ? Pourquoi un tel luxe ? Pourquoi se débarrasser de l'ancien alors qu'il fonctionne encore ! »

Tous les membres de la famille essayèrent de la convaincre de cette avantageuse acquisition, mais en vain ! Finalement, un des enfants s'écria en désespoir de cause :

« Maman, nous pourrons aider les voisins et leur proposer de profiter de cet appareil pour refroidir leurs aliments ! »

Ce n'est qu'en entendant la possibilité d'accomplir un acte de bienfaisance envers les voisins, que la Rabbanite donna enfin son consentement. Lorsqu'il trôna dans la cuisine, la Rabbanite envoya immédiatement sa fille chez les voisins pour leur proposer d'envoyer leurs produits à surgeler.



Au travail, avec l'aide des Psaumes

Lorsque les derniers jours d'école approchèrent et qu'une ambiance de vacances se fit sentir à l'école « Altchouler », les jeunes filles de la classe de Batchéva se mirent à discuter de leur avenir. Toutes avaient des projets, mais rares étaient celles qui continuaient à étudier au séminaire, et celles qui avaient entrepris des études s'arrêtaient souvent au milieu, faute de pouvoir les financer. La plupart commençaient à travailler dès la fin de l'école primaire pour participer au budget familial.

Il n'était pas aisé de trouver un emploi. Celles qui en trouvaient un devaient se lever à l'aube pour ne terminer que tard dans la soirée. Malgré tout, les jeunes filles étaient heureuses et épanouies. Elles restaient en contact et prenaient plaisir à bavarder ensemble pendant leurs pauses.

Chacune des amies de Batchéva révéla la voie qu'elle souhaitait emprunter. Lorsque vint son tour, elle annonça qu'elle désirait apprendre la comptabilité. Elle prit des cours particuliers, et en quelques mois, Batchéva réussit à assimiler le contenu du programme et connaissait parfaitement ce métier.

Cependant, lorsque vint le moment de trouver un emploi, elle fut face à un véritable défi. En effet, elle souhaitait travailler dans un environnement correspondant à ses exigences religieuses. Lorsqu'elle repérait enfin un poste disponible, on lui répondait que pour l'obtenir, il fallait être membre du syndicat général des ouvriers. Or, les Juifs craignant Dieu ne s'associaient pas à ce syndicat, qui prenait beaucoup d'ampleur à cette époque.



Batchéva désirait ardemment aider financièrement ses parents. Elle souhaitait sincèrement soulager son père, ce grand Tsadik qui s'adonnait tant à la Torah et sa mère qui avait du mal à assumer le côté financier de cette nombreuse famille.

Finalement, Batchéva trouva un poste de secrétaire et de comptable à l'école « Ma'alé ». Malheureusement, cet endroit n'était pas pratiquant et Batchéva craignit que son niveau spirituel n'en soit affecté. Après mûre réflexion, elle entrevit une solution lui permettant de ne subir aucune influence et ainsi de ne pas trébucher : elle décida de se lever très tôt et de réciter l'intégralité de son livre de Psaumes.

Batchéva se levait ainsi à trois heures du matin, tandis que tous dormaient. Elle pouvait déjà percevoir la douce mélodie de la Torah qui s'élevait de la chambre de son père. Elle lui préparait une tasse de thé et se tenait debout dans le couloir. Elle ouvrait le livre de Psaumes et murmurait avec ferveur chaque verset, le visage inondé de larmes.

Chaque matin, elle finissait entièrement le livre de Psaumes dans cette position. Renforcée par sa prière, elle se dirigeait vers son lieu de travail.



Les mondes supérieurs de son grand-père...



Un jour, Rav Yossef Chalom Elyashiv se rendit dans une imprimerie dans l'intention de discuter avec le directeur.

« En quoi puis-je vous aider ? » demanda l'imprimeur, d'une voix forte, essayant de couvrir le bruit assourdissant des machines.



« Je suis intéressé par l'édition des manuscrits de mon grand-père, le Mekoubal, auteur du livre 'Léchem' » déclara Rav Yossef Chalom Elyashiv en lui montrant une liasse de feuilles.

« Je suis désolé, les caractères sont trop petits et illisibles. Nous ne pouvons pas imprimer ces feuilles. Il faut les recopier ! »

Le Rav Elyashiv quitta l'imprimerie, pensif. Il désirait ardemment diffuser les paroles de Torah de son grand-père, mais il lui fallait de l'aide. Il s'agissait de choisir une personne, qui avait du temps libre, une belle écriture et prête à écrire ce qu'il lui dicterait. De retour chez lui, il partagea ses préoccupations avec sa famille. Batchéva, sans l'ombre d'une hésitation, se proposa.

« En es-tu certaine Batchéva ? Trouveras-tu du temps alors que tu travailles déjà du matin au soir ? »

« Oui papa, je prendrai plaisir à accomplir cette tâche ! » affirma Batchéva.

Pendant de longues heures, Batchéva s'appliqua à écrire le livre ésotérique de son arrière-grand-père, sous la dictée de son père. Elle ne saisissait pas le sens de ces secrets, mais deux mots qu'elle notait sans cesse restèrent gravés dans sa mémoire : « Les mondes supérieurs ».

Lorsque le travail fut achevé, le bonheur de Batchéva ne connut pas de limites.



Chiddoukh, par le 'Hazon Ich

Les années passèrent et Batchéva fut en âge de se marier.

Le 'Hazon Ich connaissait Rav Elyashiv et s'aperçut que Batchéva, sa fille, craignait Dieu et aimait la Torah. Il considéra qu'elle convenait parfaitement à son neveu, Rabbi Haïm Kanievsky, fils du Steipeler, qui avait étudié dans la Yéchiva de Lomza, à Pétah Tikva. Le 'Hazon Ich l'estimait et alors qu'il n'était âgé que de vingt-quatre ans, il l'avait déjà surnommé : « Le Maître du Talmud : 'Haïm Kanievsky ».

Le Rav Elyashiv se déplaça pour rencontrer le jeune homme et fut émerveillé de l'étendue de ses connaissances en Torah. Il se rendit ensuite chez le 'Hazon Ich dans l'intention de conclure le mariage. Un problème se posa cependant : les parents du jeune homme comme ceux de la jeune fille étaient complètement démunis.

Lorsque le 'Hazon Ich se rendit compte que le manque d'argent représentait un obstacle à l'organisation du mariage, il s'adressa au Rav Elyashiv :

« Je comprends ta réticence à t'engager. Tu crains en effet de devoir courir de gma'h en gma'h pour emprunter de l'argent et ce faisant, de perdre du temps dans l'étude de la Torah. Mais rassure-toi. Dieu, qui sait à quel point tu te consacres nuit et jour, à la Torah, t'aidera à recueillir le montant nécessaire aux dépenses, sans aucun effort. Tu peux, les yeux fermés, te porter garant ! »



Le Rav Elyashiv crut aux paroles du ‘Hazon Ich, s’assit avec les parents du jeune homme et l’affaire fut conclue.

Lors des fiançailles, de nombreux Sages vantèrent les mérites du jeune homme et mirent en exergue son assiduité. Batchéva exultait, car ses prières avaient été exaucées. Son fiancé était un réel Ben Torah, débordant de connaissances et en ascension constante dans le Service Divin. Elle prit sur elle de l'aider à grandir, et de le décharger de tout joug. Peu de temps après, le Rav Elyashiv vit la main de Dieu : on lui proposa un poste important et il put marier sa fille dignement.

Mariage avec le futur « Prince de la Torah »

Le jeudi 7 Kislev 5612, dans la salle « ‘Hatsvi » à Pétah Tikva, le mariage du jeune ‘Haïm Kanievsky et de la jeune Batchéva Elyashiv battait son plein. La sainteté et l’allégresse rayonnaient. Les invités étaient nombreux et les chants retentissaient au loin.

Les jeunes mariés déménagèrent à Bné Brak, dans un petit appartement de la rue « Or Ha’haïm ». Celui-ci était composé d’une seule pièce, la cuisine et les toilettes étant communes avec les voisins. Elle se sentit vivre dans un palais, après avoir vécu toutes ces années dans le petit deux pièces de son père, où douze enfants s’entassaient.

Chaque matin, elle se levait très tôt pour préparer les repas de son mari. C’étaient alors des jours maigres. La nourriture était distribuée aux habitants de façon restrictive. Le Steipeler envoyait à sa bru des légumes et des aliments, mais elle ne les cuisinait que pour Rabbi ‘Haïm, afin qu'il ait des forces pour étudier. Quant à elle, elle se contentait d'une tranche de pain avec de la margarine.

Lorsqu'elle s'apprêtait à la manger, elle se disait avec un air de contentement : « Combien est grande ma part dans le monde de Vérité ! J'ai une tranche de pain et mon mari est assis et étudie la sainte Torah ! »

Batchéva trouva un poste de chef comptable. Elle se levait tôt, entonnait sa prière et partait au travail.

Etre loin de sa famille n'était pas facile pour elle ! Parfois, les veilles de Chabbath, elle regardait à travers la fenêtre les couples qui étaient invités chez leurs parents et son cœur se languissait de sa famille.

« Peut-être pourrions-nous aussi voyager ! Maman serait si heureuse de me voir ! » pensait-elle. Mais Batchéva chassait aussitôt cette pensée de son esprit : « Non, partir à Jérusalem pour Chabbath ferait perdre trop de temps d'étude à mon mari. Maman ne le souhaiterait certainement pas ! »

Batchéva fermait les yeux et les images de son enfance refaisaient surface. Elle se remémorait la manière avec laquelle sa mère veillait à ce que son père ne perde pas un instant.

Lorsque ses petits frères étaient malades, sa mère, la Rabbanite 'Haya Cheïna n'en parlait pas à son mari, le Rav Yossef Chalom, pour ne pas l'inquiéter. Dans sa grande sagesse, elle le conduisait dans sa chambre, pour qu'il ne s'en aperçoive pas.

Lorsque son frère dut subir une opération d'urgence, sa mère se dirigea vers la synagogue où il étudiait pour prendre conseil auprès de lui. En entendant sa douce voix s'élever en paroles de Torah, la Rabbanite 'Haya Cheïna ne put se résoudre à l'interrompre.

Combien de fois s'était-elle avancée pour lui parler d'un sujet qui la préoccupait, mais le même scénario se reproduisait et au dernier moment, elle se rétractait, pour ne pas le déranger dans son étude !

Elle finit par accompagner son fils toute seule à l'hôpital, et ce n'est que le soir qu'elle mit au courant son époux et lui annonça que l'opération s'était très bien passée.

Elle se souvint que sa mère disait toujours : « Quand je me suis mariée avec papa, je savais que j'épousais la Torah ! ».

Batchéva essuya ses larmes qui coulaient silencieusement. Elle contempla les livres de son mari et les mots de sa mère martelèrent son esprit et l'animèrent d'une fierté indicible. Elle aussi avait mérité d'épouser la Torah. Son mari était assidu et se vouait à l'étude sans compromis. Elle s'empressa de se mettre au travail et prépara Chabbath, réconfortée et enthousiaste.

Pendant cinq années consécutives, elle ne rendit pas visite à ses parents, pour permettre à son mari d'étudier intensément.

Lorsque la Rabbanite mit au monde sa fille aînée, elle quitta son travail pour prendre soin d'elle. Puis, elle enseigna une courte période au séminaire. Elle aimait cette profession et elle appréciait ses élèves. Quand elle se rendit compte que la préparation des cours lui volait non seulement un temps précieux, mais dérangeait de surcroît son mari, elle décida de rester chez elle et cessa toute activité.

Les années ont passé et le nom de son mari a fait le tour du monde. Le monde religieux en Eretz Israël comme en Diaspora boit ses paroles et des institutions de Torah s'abreuvent de ses connaissances. La Rabbanite Batchéva avait vu loin. En se sacrifiant, elle a offert au Peuple Juif un Prince de la Torah : Rabbi 'Haïm Kanievsky.



Tsniout



Pudeur





Plus de pudeur, plus de Torah

La Rabbanite Batchéva Kanievsky se montrait stricte en matière de Tsnioù et éduqua ses filles dans ce sens. Elle répétait sans relâche les paroles de sa belle-mère, la Rabbanite Myriam Pécha, la femme du Steipeler, que son souvenir nous protège :

« Selon la loi, il suffit de se vêtir d'un chemisier avec des manches qui recouvrent les coudes. Néanmoins, si l'on aspire à plus de Torah, il faut que les manches atteignent les paumes des mains ».

La Rabbanite Myriam Pécha, était consciente que c'était sa grande pudeur qui lui avait fait mériter d'être l'épouse du Steipeler, le Gadol Hador, et la mère d'un fils non moins émérite que lui, Rabbi 'Haïm Kanievsky, deux sources inaltérables auxquelles s'abreuve tout le Peuple Juif.

Le degré de pudeur que la Rabbanite Myriam Pécha avait atteint était particulièrement élevé, au point que de nombreuses années plus tôt, alors que les lois de la Tsnioù étaient laissées à l'abandon par la presque totalité des femmes et jeunes filles, elle avait constamment investi des efforts en ce sens.

Bné Brak était alors un petit bourg entouré de dunes. Les maisons aux tuiles rouges étaient basses et éparses. Les personnes qui s'y aventuraient jetaient des coups d'œil remplis de curiosité sur les habitants. A cette époque, de nombreuses personnes de Bné Brak ne s'habillaient pas correctement et suivaient la mode de près. Les petites filles de Rav Ya'akov Israël Kanievsky, le Steipeler, comptaient parmi les rares personnes qui se paraient d'habits longs et pudiques.

Elles offraient un spectacle insolite pour le Bné Brak d'alors.

Plus d'une fois, elles revenaient en pleurs chez elles :

« Maman, mes amies se moquent de moi ! Elles prétendent que personne ne porte de jupe aussi longue que la mienne ! »

« Maman, on se moque de mes collants qui sont épais comme ceux des grands-mères ! »

« Maman, elles me demandent toutes pourquoi mes manches sont si longues ? Elles nous considèrent comme des filles étranges ! »

La Rabbanite partageait la souffrance de ses filles qui se sentaient si différentes des autres. Elle décida de se rendre chez son frère le 'Hazon Ich, Rav Avraham Yécha'ya Karélitz, pour prendre conseil.

« Mes filles se plaignent des moqueries de leurs amies et des remarques désobligeantes sur leurs vêtements si longs et si pudiques. Que dois-je faire ? »

Le 'Hazon Ich écouta attentivement ces paroles. Bienveillant de nature, il comprit la difficulté.

« Les amies de tes filles prétendent qu'elles sont étranges ? » résuma-t-il.

« Oui ! »

« Sont-elles vêtues selon les principes de la loi, comme de véritables filles d'Israël alors que ses amies ne le sont pas ? »

« Exactement ! » répliqua-t-elle.

« Si tes filles sont habillées comme il se doit, ce sont leurs amies qui sortent de l'ordinaire et non elles ! » répondit-il le plus naturellement du monde.



La Rabbanite revint et dit à ses filles : « Mes filles bien-aimées, vous êtes tout à fait à la hauteur ! C'est celles qui ne s'habillent pas de manière pudique qui sont étranges ! C'est ce que m'a fait comprendre Rav Avraham Yécha'ya, votre oncle ». Dès lors, les filles Kanievsky portèrent leurs vêtements fièrement et dignement.

Un jour, lorsqu'elles descendirent jouer dans la cour, une jeune fille les dévisagea avec mépris et les invectiva d'un ton orgueilleux et moqueur :

« Quelle curieuse jupe portez-vous ! Elle est aussi longue que notre exil ! »

Elles lui répondirent, très sûres d'elles :

« Ce sont les jupes courtes qui sont incongrues ! Si une fille d'Israël se vêtit de la sorte, c'est inconvenant ! »

Une pudeur dans toutes circonstances

La Rabbanite Batchéva était si pudique, que même lorsqu'elle cuisinait, elle retroussait à peine ses manches, qui atteignaient d'habitude les paumes de ses mains. Lorsqu'elle quittait ses fourneaux, elle n'oubliait jamais de recouvrir ses bras.

Un voisin qui toque à la porte pour emprunter des œufs, un bébé qui pleure dans la pièce d'à côté, son beau-frère, le Gaon Rav Its'hak Zylberstein qui vient étudier chaque vendredi avec son mari et qu'elle s'empresse de recevoir convenablement, quelle que soit la situation, lorsqu'elle quittait précipitamment la cuisine pour vaquer à d'autres

occupations, elle se souvenait toujours d'arranger ses manches à peine repliées, pour qu'elles retrouvent leur place initiale

Une seule et unique fois, elle oublia de le faire. Elle appela aussitôt sa fille, lui passa le plateau afin qu'elle serve les invités à sa place et en un clin d'œil, ses manches furent réajustées.

Cette pudeur extraordinaire qu'elle conservait quelles que soient les circonstances est un véritable modèle d'inspiration,

Nous prions que la pudeur de la Rabbanite, qui se conformait aux lois de Tsniout dans n'importe quelle situation, soit un exemple pour nous !

L'influence de la Tsniout, sans mots...

La Rabbanite était très pointilleuse quant au respect des lois de pudeur. Regarder une femme vêtue d'une façon indécente la peinait énormément. Pourtant, elle ne faisait jamais de remarques désobligeantes aux femmes mal habillées.

Il suffisait que ces femmes la rencontrent et apprécient sa nature avenante, pour qu'elles comprennent d'elles-mêmes que leurs vêtements ne convenaient pas à une fille d'Israël et qu'elles devaient impérativement les changer.

Une nuit d'été, une femme originaire de 'Haïfa se présenta chez la Rabbanite, vêtue d'une tenue très légère. Durant une heure, elle discuta et épancha son cœur. La Rabbanite écouta ces confidences attentivement, comme à son habitude. Le temps passa, et l'heure de la prière du soir arriva.

« Pouvons-nous continuer notre conversation sur le chemin de la synagogue ? » proposa la Rabbanite, qui mettait un point d'honneur à prier avec un Minyan.

La femme hésita un instant. Elle se sentait gênée de porter de tels vêtements dans un lieu si saint. La Rabbanite saisit son désarroi et lui proposa de lui prêter un de ses peignoirs ('halouk) propre, mais usagé et la femme le revêtit, satisfaite de cette solution inopinée.

Elles s'en allèrent toutes deux et la femme s'inspira des sages conseils de la Rabbanite et de ses encouragements enthousiastes. En contemplant la Rabbanite prier avec tant de ferveur et de concentration, elle se sentit comme hypnotisée. De retour chez la Rabbanite, elle resta prostrée, dans un coin. Une heure s'écoula. La femme, vêtue du long peignoir de la Rabbanite était encore là, assise et muette. De temps en temps, elle jetait des regards furtifs à sa montre, mais elle ne quittait pas sa chaise. Lorsque les membres de la famille lui demandèrent si elle attendait quelqu'un, elle éclata en sanglots.

« J'habite à 'Haïfa. Je devais rentrer chez moi, mais je ne peux pas m'y résoudre. J'ai honte de sortir dans la rue avec des vêtements si indécents ! Mais d'un autre côté, comment pourrais-je voyager dans le bus de 'Haïfa en peignoir ? »

Un lourd silence s'abattit sur la pièce. Tout d'un coup, une voix à peine audible retentit, de la porte d'entrée. Une veille femme qui attendait se mêla à la conversation :

« Quelle Providence divine ! Nous sommes venus de 'Haïfa et nous y retournons. Nous sommes motorisés, nous nous ferons un plaisir de vous ramener ! »

Ainsi, la femme sortit de la maison de la Rabbanite, pour s'engouffrer dans la voiture, drapée de son peignoir, en remerciant Dieu, pour ce dénouement inespéré !





Pudeur par l'exemple personnel



Un jour, une femme n'observant pas la Torah et ses commandements se présenta chez la Rabbanite. Elle était habillée avec indécence et avait la ferme intention de la provoquer et de la blesser.

C'était une femme déprimée et malheureuse. Ses deux fils Yoram et Gaï, qui constituaient son univers, avaient fait Téchouva et commençaient à devenir pratiquants. Yoram son aîné avait fait le premier pas et avait finit par convaincre son petit frère. Elle avait l'impression d'avoir vécu un cataclysme ! Elle se rendit donc chez la Rabbanite, pour lui demander de ramener ses fils à de meilleurs sentiments et de cesser d'encourager les Juifs à se repentir. Cette femme attendait son tour impatiemment, bouillonnante de rage et accablée. Elle rêvait de cet instant où elle déverserait ses sentiments sur la Rabbanite.

Lorsqu'on lui fit signe d'entrer, elle était littéralement prête au combat ! Elle avait des réparties caustiques sur le bout des lèvres. Soudain, avant même d'entamer sa tirade et d'exposer ses arguments, une arrière-petite-fille de la Rabbanite se jeta dans ses bras, inconsolable.

La Rabbanite l'enlaça et lui demanda :

« Que s'est-il passé ? Pourquoi pleures-tu ? »

Elle se tut, secouée par des sanglots répétés et sa main ne lâchait pas le col de son chemisier.

« Quelqu'un t'a vexée ? Es-tu tombée ? » questionna la Rabbanite, tentant d'engager la conversation avec la petite-fille.



« Je n'ai pas trébuché... C'est le premier bouton de mon chemisier, qui s'est détaché... Comme il n'est pas fermé jusqu'en haut, je manque de pudeur... »

La Rabbanite l'embrassa et accrocha une épingle à nourrice à son col. La petite fille finit alors par s'apaiser.

« Maintenant, je suis pudique, Dieu merci ! » dit-elle, les yeux pétillants.

Face à ce spectacle inattendu, la femme, venue avec la ferme intention d'attaquer la Rabbanite, se mit à pleurer. Cette dernière l'interrogea avec inquiétude :

« Qu'avez-vous ? » lui demanda-t-elle.

« Je suis en admiration devant votre comportement. Je suis émerveillée de la façon dont vous sensibilisez vos filles à la pudeur » répliqua-t-elle.

« Quelle leçon merveilleuse m'a donnée cette petite fille ! Je sens que je dois moi aussi respecter les lois de pudeur ! » pensa-t-elle. La Rabbanite lui offrit un vêtement long et adéquat dont la femme se para aussitôt avec une joie non dissimulée. Elle ravalà tous les mots qu'elle s'apprêtait à prononcer. Elle ne ressentait plus de colère envers ses fils, mais voulut au contraire les imiter et les suivre dans la voie dans laquelle ils s'étaient engagés.





Les remèdes cachés de la Tsniout



Une autre fois, un groupe de femmes dont l'apparence reflétait l'appartenance à un autre monde, se rendit chez la Rabbanite. Pour les renforcer et les encourager, elle se mit à raconter une anecdote dont elle fut témoin.

« Une jeune fille non-pratiquante souffrait de plaies intolérables aux pieds. Elle avait tenté toutes sortes de traitements, médicaments et pommades, mais ils n'eurent aucun effet. Elle s'adressa à divers médecins, mais aucun ne parvint à la soulager. Les plaies ne faisaient qu'amplifier. Elle ne cessait de se gratter, ne parvenait pas à s'endormir la nuit et ne supportait pas ses douleurs durant la journée. En désespoir de cause, elle frappa à ma porte pour prendre conseil, afin de soulager ses maux.

« Je te conseille d'acheter des collants ! » lui dis-je

« En quoi des collants me seront-ils utiles ? » s'ingénia à répondre la jeune fille.

« Pourquoi ne veux-tu pas essayer ? Couvre-toi les jambes et tout disparaîtra ! » promit la Rabbanite

La jeune fille prit sur elle de porter des collants. Au bout de deux semaines, elle n'avait plus rien ! Pourtant, elle pensa : « Qui me dit que mes plaies ont disparu grâce aux collants ? Peut-être est-ce le nouveau traitement que j'ai commencé il y a un mois ? »

Elle fut envahie de doutes, d'autant plus que ses amies se moquaient d'elle ouvertement. Au lieu de répondre à ces remarques désobligeantes



par une phrase laconique, mais explicite, et persévérer dans sa nouvelle voie, elle prit la décision d'enlever ses collants.

« Je n'ai plus mal aux jambes, je peux, à présent, m'en passer ! » pensa-t-elle. Mais dès qu'elle retira ses bas, des plaies purulentes recouvrirent à nouveau ses jambes et aucune crème ne put l'apaiser. La jeune fille voulut se parer à nouveau des collants, mais elle remettait toujours au lendemain. Ses plaies demeurèrent et elle continua à souffrir ! ».

A la fin du récit de la Rabbanite, une des auditrices déclara :

« Je prends sur moi de mettre des collants dès aujourd'hui. »

La Rabbanite fut très émue et l'abreuva d'une pluie de bénédictions.

« Je voudrais vraiment m'y tenir et commencer à l'instant même, pourriez-vous m'en donner une paire ? » lui demanda la femme.

« Avec plaisir, mais mes collants sont très épais, peut-être, vous sentirez-vous mal à l'aise en les portant ? » l'avertit la Rabbanite.

« Peu importe ! Je souhaite ardemment accomplir ce commandement ! » s'entêta-t-elle.

Elle sortit, vêtue des collants épais de la Rabbanite, avec la ferme intention de s'habiller désormais selon les lois de pudeur, détaillées dans la Torah.





« Les vêtements courts raccourcissent la vie »



La Rabbanite était toujours attristée à la vue des filles d'Israël indécentement vêtues. « Les vêtements courts raccourcissent la vie ! » aimait-elle répéter. « Ils ôtent la sainteté, ils privent le Peuple d'Israël de la Providence Divine et entraînent des malheurs ! ». La Rabbanite encensait les filles, qui s'habillaient de manière raffinée. Elle incitait ses proches à se parfaire et à magnifier sans cesse ce précepte.

Une amie lui envoya une fois une esquisse d'une petite fille vêtue d'habits longs et décents. Chaque fois qu'elle jetait un coup d'œil à ce tableau, elle en tirait un plaisir indescriptible et s'exclamait : « Regardez cette petite fille pudique, observez la façon dont elle s'habille ! ».



Un vol aller-retour bien profitable



Le Rav 'Hanania Tsolak, directeur de l'Institut « E'zer mitsion » raconte :

« Une New-Yorkaise m'appela un jour en pleurs. Son récit entrecoupé de sanglots m'apprit qu'après avoir souffert de terribles maux de tête, les médecins lui avaient découvert une tumeur au cerveau.

Je lui demandais en quoi je pouvais l'aider. Elle me répondit :



« Pouvez-vous me prendre rendez-vous avec la Rabbanite Kanievsky ? Je souhaite voyager en Israël pour discuter avec elle et lui demander une bénédiction ».

La femme prit le premier avion et je la conduisis dès son arrivée au domicile de la Rabbanite. Il y avait une longue file d'attente, mais la Rabbanite la fit entrer immédiatement, vu son état de santé. La discussion s'éternisant, je décidai alors de m'éclipser. A mon retour, elle se trouvait encore avec la Rabbanite. Elles semblaient être des amies de longue date. De leurs propos, émanaient chaleur et complicité. La Rabbanite la quitta en disant : « Prenez sur vous de vous couvrir la tête et je vous certifie que la tumeur disparaîtra ! »

J'étais sidéré ! Je me demandai comment elle pouvait promettre à la jeune femme son rétablissement avec autant d'assurance !

Au bout de trois semaines, cette femme retourna chez un professeur de grande renommée. Tendue d'angoisse, elle lui présenta ses résultats d'analyse. Le professeur compara attentivement l'ancienne radio et la récente. Il semblait perturbé. Ses yeux passaient de l'une à l'autre puis il finit par déclarer, stupéfait :

« Je n'en crois pas mes yeux ! La tumeur ne s'est non seulement pas propagée, mais elle a rapetissé ! C'est la première fois de ma vie que j'assiste à un tel phénomène ! »

Quelques mois plus tard, la radio indiqua qu'il n'y avait plus rien de suspect dans son corps !

De passage en Israël, la dame me téléphona à nouveau et me pria de lui prendre un autre rendez-vous avec la Rabbanite Kanievsky. Elle voulait en effet lui annoncer que par le mérite de s'être couvert la tête, elle avait recouvré la santé ! »



Le sujet de la pudeur et de la mode vestimentaire a toujours été en tête de liste des priorités de la Rabbanite. Elle suivait scrupuleusement la Halakha et évitait tout comportement voyant et inhabituel.

A'hmed se demande pourquoi il n'a pas explosé

Les deux récits suivants ont un lien étroit et la Rabbanite Kanievsky aimait les relater, aux femmes comme aux jeunes filles qui venaient dans le but de se renforcer dans le domaine de la pudeur.

« En cette veille de fêtes, les magasins du centre commercial de 'Haïfa étaient bondés. A l'extérieur, une camionnette blanche se déplaçait lentement le long de la route. Des yeux noirs scrutaient l'endroit et manigançaient en silence.

A'hmed, le conducteur, se frotta les mains de contentement à la vue des centaines de personnes qui circulaient. « Plus il y a de monde, mieux c'est... » pensa-t-il méchamment. « Cette fois-ci, l'enjeu est grand et la réussite sera spectaculaire ! »

A'hmed aimerait bien avoir déjà fini sa sale besogne. Il sait que les charges explosives peuvent détoner en un clin d'œil et lui en même temps. Il craint aussi qu'on ne le soupçonne et qu'on l'empêche de mener à bien son macabre projet. La camionnette s'approche du centre commercial. Postés à l'entrée du parking, les agents de la sécurité vérifient les voitures l'une après l'autre. A'hmed n'a pas peur. Il connaît une troisième entrée qui n'est pas surveillée, juste à côté. Il a prévu cet emplacement.



« Lorsqu'elle explosera, se dit-il, elle blessera de nombreux clients. La fête des Juifs se transformera en un deuil général et moi A'hméd serait le héros de la brigade des martyrs d'Al Aqsa. »

A'hméd contourne prudemment les voitures qui stationnent devant l'entrée principale du parking. L'espace d'un instant, son cœur bat à tout rompre. Les doutes l'envahissent : « Les policiers vont-ils me remarquer ? Peut-être que ma camionnette blanche va leur paraître suspecte ? ». Mais non ! Il passe sans être repéré.

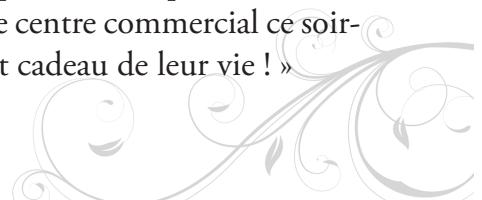
A'hméd continue le long de la barrière, se gare, éteint le moteur, vérifie les aiguilles de l'horloge, réglées en vue de l'explosion. Il sort et verrouille les portes de sa camionnette. Il court et attend impatiemment le moment fatidique. L'explosion prévue va occasionner un véritable carnage et sera d'une portée médiatique sans précédent !

A'hméd est planté devant sa radio. Les heures passent. Chaque ambulance ou bruit de sirène le fait sursauter, il pense que son funeste dessein a réussi ! Aucune voiture de secours ne se dirige pourtant vers le centre commercial. Il se sent désabusé et profondément déçu.

Le lendemain, A'hméd toujours caché, entend les nouvelles :

« Un petit chargement de bombes a explosé dans le centre commercial de Haïfa. Un technicien du centre d'achats s'est rendu sur place en entendant la déflagration. A sa grande stupeur, il découvrit un chargement important, qui miraculièrement, n'a pas détoné, évitant ainsi des dégâts majeurs. Il fit appel aux forces de la sécurité, qui s'occupèrent de l'affaire avec toute l'expérience requise ».

« Comment se fait-il que ma camionnette n'a pas entièrement explosé ? » fulmine A'hméd, en jetant violemment sa radio contre le mur. C'est la même question que se posaient les policiers et les milliers de clients qui se trouvaient dans le centre commercial ce soir-là. Ils comprirent que Dieu leur avait fait cadeau de leur vie ! »



Le miracle qui eut lieu semble inexplicable. Pourtant, la Rabbanite Kanievsky comprit qu'elle en était la raison. C'est ce second récit de la Rabbanite qui apportera les éléments de réponse.

« Quelques jours avant Pessa'h, une classe de jeunes filles originaires de Tsfat me rendit visite. Avant de prendre congé, la directrice me pria de les renforcer dans le domaine de la pudeur. Je leur expliquai longuement à quel point D.ieu aime la pudeur. Je leur ai fait comprendre que le fait de se séparer d'un vêtement non conforme à la Halakha, est semblable au fait d'offrir un sacrifice à D.ieu.

Je leur racontai de nombreuses histoires sur l'impact de la pudeur, dont une, particulièrement évocatrice :

« Une jeune fille originaire de Tel-Aviv, qui s'habillait de façon indécente, fut prise d'un malaise. On la conduisit à l'hôpital et le médecin s'aperçut qu'une tumeur s'était propagée à l'intérieur de son corps. Il avait du mal à le lui annoncer, mais il n'avait pas le choix.

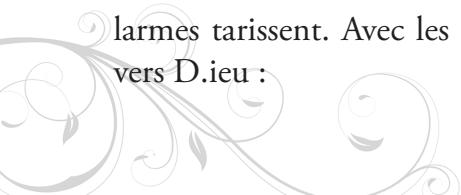
« Je suis désolé ! » dit-il « J'ai le devoir de vous révéler qu'une tumeur maligne habite votre corps. Elle s'est répandue et a laissé des cellules malignes un peu partout... »

Le docteur marqua un temps d'arrêt, cherchant les mots appropriés.

« Dites-moi tout ! » supplia la jeune malade.

« Votre état de santé est très grave, une opération d'urgence pourra peut-être porter ses fruits ! »

Il savait pertinemment que ce n'était pas le cas. L'opération permettait tout au plus de gagner quelques mois. La jeune fille fut bouleversée. Elle s'enfuit de l'hôpital, héla un taxi et rentra chez elle. Sa maison était vide et silencieuse. Elle se mit à sangloter jusqu'à ce que ces larmes tarissent. Avec les dernières forces qui lui restaient, elle cria vers D.ieu :



« Maître du monde, je voudrais T’offrir un sacrifice. Qu’est-ce qui serait à la hauteur de Ta gloire ?

Une idée lui vint à l’esprit : sans hésiter, elle se mit à ouvrir son armoire et la vida de tout son contenu. (A ce moment de l’histoire, la Rabbanite ajouta qu’une grand-mère pieuse lui avait sûrement parlé de la beauté de la Tsnout quand elle était plus jeune). Elle en fit un tas. Il s’agissait de vêtements coûteux, à la pointe de la mode, mais loin d’être conformes aux lois de pudeur.

Elle prit le tas, le jeta dans sa cour et le brûla comme sur un bûcher expiatoire. En finissant, elle s’aperçut qu’il était temps de retourner à l’hôpital, car c’était l’heure où les médecins se relayaient et l’équipe médicale allait sûrement la chercher. Le problème était qu’à présent, elle n’avait plus de vêtements, si ce n’est un long peignoir taché. Elle n’avait pas d’autre alternative que de l’enfiler, monter dans un taxi et se diriger vers l’hôpital.

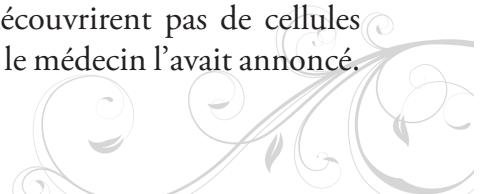
Le jour de l’opération arriva. Aucun professeur de renom, ni médecin expérimenté n’avait été convoqué. Elle était un « cas désespéré » et les spécialistes préféraient s’investir dans des opérations ayant de bonnes chances de réussir.

Une jeune doctoresse, qui semblait avoir reçu son diplôme la veille, l’attendait gentiment dans la salle d’opération. Elle jeta un coup d’œil à son dossier, analysa la radio et hocha la tête, l’air préoccupé.

« Votre état n’augure rien de bon, vous en êtes consciente ? » lui dit-elle, avec empathie.

« Oui, je sais à quoi m’en tenir ! » lui repliqua-t-elle.

Pendant l’opération, les médecins furent stupéfaits par la grosseur et la nature de la tumeur, mais ils ne découvrirent pas de cellules malignes dispersées dans le corps, comme le médecin l’avait annoncé.



Ils parvinrent alors à ôter intégralement la tumeur sans laisser de trace dans le corps de la jeune fille. La doctoresse n'en croyait pas ses yeux !

Cette jeune fille avait offert des habits auxquels elle tenait en sacrifice à D.ieu et D.ieu lui octroya en retour le cadeau le plus précieux au monde : la vie ! »

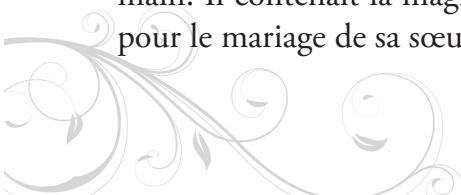
La Rabbanite Kanievsky, qui avait terminé son récit, sourit au groupe de jeunes filles de Tsfat émues par ce qu'elles venaient d'entendre. Elle caressa leurs visages et leur dit affectueusement :

« Cette jeune fille est venue chez moi, il n'y a pas si longtemps. Elle était resplendissante, heureuse et vêtue comme une princesse. Rires et pleurs s'entremêlèrent pendant une heure au bout de laquelle elle finit par me raconter sa vie ».

Les filles de Tsfat étaient subjuguées. Ce récit les toucha particulièrement. Elles décidèrent alors d'offrir aussi un sacrifice à D.ieu, et de retirer toutes leurs affaires qui ne correspondaient pas aux normes de la Halakha. Lorsqu'elles rentrèrent chez elles, elles organisèrent une cérémonie où chacune jettelerait ses habits qui n'étaient pas dignes d'être portés par une Bat Israël. Elles déposèrent un carton au milieu de la pièce et jetèrent leurs vêtements, en murmurant une prière : « S'il Te plaît D.ieu, Maître du monde, protège Ton peuple, qu'il n'y ait plus de malheurs et d'attentats ! »

Le carton s'emplit à une vitesse vertigineuse : s'enchevêtrèrent alors des chaussettes, un chemisier aux manches courtes, une jupe trop serrée...

Sarah, une jeune fille frêle et sensible, se tenait de côté, un sac à la main. Il contenait la magnifique robe de soirée qu'elle avait achetée pour le mariage de sa sœur qui allait avoir lieu moins d'une semaine



plus tard. La robe était trop voyante, les couleurs chamarrées et tape-à-l'œil et la coupe indécente, mais... elle l'avait payé très cher. Comment aurait-elle les moyens d'en acheter une autre en si peu de temps ? Sarah était en proie à un conflit intérieur. Ses amies Tsipi, 'Hedva, Liora et Orit avaient déjà rempli le carton de vêtements.

Des gouttes de sueur perlaient sur le front de Sarah. Elle n'était pas obligée de se débarrasser de cette tenue. Elle avait dans son sac une vieille jupe étroite qu'elle n'utilisait plus et qu'elle pourrait de bon cœur.

« C'est ton tour, Sarah, qu'attends-tu ? » la pressèrent ses amies.

Sarah ouvrit le sac et jeta la jupe. Elle conserva cependant la belle tenue du mariage de sa sœur, se sentant incapable de s'en séparer. Elle ressentait toutefois un poids. Elle aspirait tant à se dépasser et à offrir une partie d'elle-même ! Or une jupe usagée dont on ne se sert plus n'est pas un sacrifice tandis qu'une robe de soirée onéreuse dont on a du mal à se séparer est un véritable don de soi !

« Tout le monde a terminé ? » demandèrent les filles.

Sarah s'approcha et elle lança rapidement sa robe aux couleurs chatoyantes et éclatantes.

« Sarah, que fais-tu ? C'est pour le mariage de ta sœur ! » l'interrogea Ra'héli.

« Chut... N'en parle à personne... » la supplia Sarah.

Profondément heureuse et satisfaite d'avoir réussi cette épreuve, elle se décida à présent à n'acheter que des habits décents convenant à une Bat Israël, une fille du Créateur du Monde.

A ce moment précis, la porte s'ouvrit, c'était Emilia la femme de ménage.



Elle s'aperçut que les filles étaient joyeuses et elle s'exclama :

« Je vois que vous êtes déjà au courant des nouvelles ! »

« Non, Emilia, de quoi s'agit-il ? »

Les filles l'entourèrent et l'écoutèrent avec curiosité.

« C'est un véritable miracle ! Dieu soit loué ! Des terroristes, que leurs noms soient effacés, ont placé une camionnette piégée dans le parking d'un centre commercial à 'Haïfa. Elle n'a pas explosé. C'est un miracle d'après mon fils qui travaille là-bas, dans les forces de la sécurité. Tous étaient bouleversés, sans comprendre ce qui s'était passé. Les fils étaient branchés correctement, la bombe qui devait faire sauter la camionnette a marché. Quant aux autres matières explosives et aux clous, ils sont restés sur place. Personne ne comprend pourquoi ! »

Et de fait, personne ne comprit pour quelle raison la bombe n'avait pas explosée, ni Ahmed au fin fond de son village, ni les agents de sécurité ni les clients du centre commercial.

Les jeunes filles, troublées par la coïncidence, rendirent de nouveau visite à la Rabbanite Kanievsky. Elles voulaient la mettre dans la confidence et lui expliquer ce qu'il s'était passé. Leur décision de se vêtir avec pudeur fut grandement consolidée.

Un petit carton de linge indécent, jeté dans la noble intention de respecter les lois de Tsniout, agit dans les Cieux et permit de sauver la vie d'un grand nombre de Juifs, en cette veille de Pessa'h. La Rabbanite divulgua ce récit à un grand public. Elle concluait toujours par cette affirmation : « Par le mérite de la pudeur, nous mériterons de voir la Rédemption finale, avec la venue de notre Tsadik le Machia'h, Amen ! »





« N'enlevez pas ces carreaux ! »



Une lourde fumée s'échappait de l'appartement des Kanievsky. Les voisins inquiets attendaient les pompiers et jetaient des regards apeurés en direction de la maison. Ils se demandaient tous s'il y avait quelqu'un à l'intérieur.

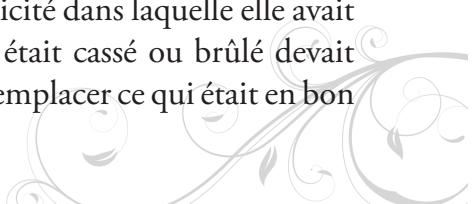
Un jeune homme avait vu la Rabbanite et ses enfants sortir, seul Rabbi 'Haïm Kanievsky étudiait dans sa chambre. La cage d'escalier fit résonner ses pas. Rabbi 'Haïm se dirigea vers la synagogue pour Arvit. Le jeune homme lui courut après et l'avertit :

« Rabbi 'Haïm, regardez... votre maison est en feu ! »

« Que puis-je faire ? Je ne suis pas pompier ! » et Rabbi 'Haïm poursuivit son chemin, imperturbable.

Les pompiers arrivèrent rapidement sur le lieu du sinistre. Ils activèrent leurs lances d'eau sur l'appartement en feu. Celui-ci avait subi de gros dommages. Les murs étaient carbonisés, la cuisine et le salon étaient complètement détruits. Par miracle, le feu avait contourné, sans les abîmer, les livres de Rabbi 'Haïm. Ils étaient propres et intacts, sans la moindre odeur de charbon ou de fumée.

Peu après l'incendie, il fallut nettoyer et rénover la maison. Alors que c'était l'occasion rêvée de changer de carrelage ou de reconcevoir l'appartement, la Rabbanite refusa de faire de gros travaux. Elle ne souhaitait pas habiter dans un appartement luxueux, et désirait continuer à vivre dans cette sublime simplicité dans laquelle elle avait baigné depuis sa tendre enfance. Ce qui était cassé ou brûlé devait être évidemment changé, mais pourquoi remplacer ce qui était en bon



état ? Pourquoi ne pas se servir des objets qui nous ont accompagnés avec fidélité durant de nombreuses années ?

Un beau matin, les ouvriers arrivèrent pour s'occuper de la cuisine brûlée de la Rabbanite. Ils retirèrent les carreaux de porcelaine brisés et brûlés du mur et s'apprêtèrent à en ôter trois autres restés intacts, mais qui n'étaient pas assortis avec les nouveaux.

« Non, n'enlevez pas ces carreaux ! » s'exclama la Rabbanite.

« Mais les anciens carreaux n'ont pas la même couleur que les nouveaux, la cuisine aura un drôle d'aspect ! » répliquèrent les ouvriers.

« Ce n'est pas grave, laissez-les ainsi ! » insista-t-elle.

Les trois anciens carreaux étaient là, en souvenir de la façon de vivre de la Rabbanite. Cette manière de se contenter de peu et de s'éloigner sciemment des plaisirs de ce monde-ci était son code de vie !

Non merci, nos voisins en seraient jaloux

La Rabbanite souffrait énormément de la chaleur étouffante de Bné Brak, mais elle refusait d'utiliser un Mazgan (climatiseur) pour soulager cet inconfort, car elle craignait de rendre jaloux les voisins qui n'avaient pas les moyens d'en posséder un. La maison de la Rabbanite fut ainsi l'une des dernières où la climatisation fut installée, et même lorsque ce fut fait, elle refusa de s'en servir !

Un jour une journaliste toqua à la porte de la Rabbanite. Elle s'attendait à pénétrer dans un appartement luxueux, car la Rabbanite

était la femme du grand de la génération, estimé de tous. Quelle ne fut pas sa stupeur en entrant dans l'appartement !

Les meubles donnaient l'impression qu'ils allaient bientôt s'écrouler, la cuisine était un vrai mouchoir de poche, le réfrigérateur n'avait pas la place de rentrer dans la cuisine et les lits dans les chambres à coucher étaient vétustes ! Ce furent précisément cette simplicité et cette pauvreté qui lui firent la plus grande impression, bien plus que des milliers de mots. Elle comprit que la Rabbanite était une grande dame, qui n'attachait aucune importance aux vanités de ce monde.

De nombreux philanthropes sortaient de chez elle en admiration devant la simplicité de sa maison. Cette vision leur permettait d'affiner leurs pensées et ils arrivaient à la conclusion qu'il fallait suivre la même voie, et ne pas se lancer dans la poursuite effrénée du luxe.

La Rabbanite suivait les traces de son grand-père le Rav Arié Lévine, qui lui aussi, avait toujours vécu dans une simplicité exemplaire. Les hommes de la haute société qui affluaient chez lui ne comprenaient pas comment un homme aussi célèbre pouvait se contenter d'un si petit appartement. Le Rav Arié Lévine leur expliquait : « Que me manque-t-il dans cette pièce ? Je suis à l'aise, j'ai accès à toutes mes affaires. Au lieu de me déplacer d'une pièce à l'autre pour trouver ce dont j'ai besoin, tout se trouve ici à portée de main ! »

